

ESPAGNOL

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

COMMENTAIRE COMPOSÉ DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Christophe GIUDICELLI, Christel SOLA

Coefficient : 3 ; durée : 6 heures

Le texte proposé cette année aux candidats spécialistes ayant choisi l'épreuve de commentaire était tiré de *Historia del Abencerraje y la hermosa Xarifa*, récit bref anonyme (parfois attribué à Antonio de Villegas), écrit autour de 1560, dont une version se trouve dans l'édition de 1561 de la *Diana* de Jorge de Montemayor. Il s'agissait à la fois d'un texte classique et quelque peu « périphérique » par rapport aux grandes œuvres d'anthologie de la littérature du siècle d'Or, ce qui a évité aux candidats la sidération que peuvent susciter les grands noms. L'extrait retenu par le jury était destiné à mettre en valeur les qualités d'analyse stylistique et narratologique, la sensibilité littéraire et la culture des candidats. Face à la baisse du nombre d'optants ayant choisi le commentaire par rapport à 2006 (13 contre 18), le jury espère, pour les années à venir, un regain d'enthousiasme à l'égard de cette épreuve. Les qualités requises pour la mener à bien ne doivent pas se perdre au profit d'une seule approche technique de la langue et de la littérature. Signalons que l'épreuve de traduction pour spécialistes n'est pas plus « facile », comme le montre la moyenne des travaux, sensiblement égale à celle obtenue par les copies de commentaire (respectivement 8, 68 et 8, 54).

Les notes se sont échelonnées de 3 à 16, cinq notes se situant entre 8 et 10. Le « vide » qui existe entre 10 et 15 est à méditer. Il s'explique en partie par l'impossibilité, pour les correcteurs, de « pousser » certaines notes vers le haut à cause du niveau de langue trop faible de travaux manifestant pourtant un potentiel de réflexion originale, en partie par la présence de contresens fâcheux (dont celui, récurrent, qui faisait de Jarifa une chrétienne).

Les deux très bonnes copies, qui ont respectivement obtenu 15 et 16 ont fait preuve d'une grande finesse interprétative dans une langue riche et presque constamment correcte. Les audaces de la réflexion ont été d'autant plus valorisées par le jury qu'elles étaient étayées par une argumentation solide et chevillée à la lettre du texte. Soulignons toutefois que des barbarismes (« distincción », « occuren », « reinforza »), des fautes de grammaire élémentaire (« cualquiera época », « estrictamente e intrínscamente ») et des maladroites d'expression

sont parvenus à se glisser dans ces travaux remarquables, les empêchant d'atteindre l'excellence. Le niveau d'expression dans les travaux soumis à la considération du jury est globalement insatisfaisant, d'autant plus qu'il s'agit d'une épreuve de spécialité. On encouragera donc les candidats à procéder à des révisions systématiques de conjugaison, de grammaire, de vocabulaire. Les préparateurs, on le sait, sont pris par le temps. Il est néanmoins fondamental qu'ils puissent trouver l'occasion de lectures en espagnol, liées ou non à leur programme, visionner des films en version originale ou écouter de bonnes émissions de radio sur Internet. C'est ainsi qu'entre dans l'oreille la mélodie de la langue. C'est ainsi que l'on apprend à écrire un espagnol vivant, ancré dans un territoire géographique, et non une langue fossile que l'on ne trouve que dans les salles de cours et les amphithéâtres (elle est indescriptible, la lassitude qu'engendre chez le correcteur le retour lancinant de tournures du type « es de notar ». Outre qu'elles sont lourdes, ces tournures « méta » ne garantissent pas, loin de là, que le regard porté sur le texte est effectivement critique).

L'extrait proposé était d'une compréhension aisée. Les contresens ont rarement porté sur la lettre, ils ont en revanche affecté les « coulisses » du texte, le contexte historique, culturel et religieux qui sous-tend l'histoire de Jarifa et d'Abindarráez. S'il s'est montré indulgent sur le fait que tous les candidats ne connaissent pas la nouvelle dont était tiré le texte destiné au commentaire, le jury a en revanche sanctionné les interprétations fantaisistes faisant de Jarifa et Abindarráez un couple mixte voire les hérauts d'un libéralisme religieux totalement anachronique. L'onomastique suffisait de ce point de vue à dissiper les doutes. A ce propos, les variations subies par le nom du personnage féminin dans certaines copies confirmaient le défaut de compréhension des présupposés culturels : Jarifa a ainsi pu devenir « Jacinta », « Giralda », voire « Jirafa » ! La fraternité mise en scène dans la narration rétrospective d'Abindarráez n'était donc pas celle des religions. Elle concernait une autre strate de la psyché humaine ; elle incarnait, dans un environnement saturé de symboles de pureté, les eaux troubles du désir amoureux. S'ils souhaitaient évoquer le thème de la cohabitation des religions en contexte de Reconquête, les candidats devaient en trouver la représentation idéalisée dans la situation même d'interlocution entre le chevalier maure et son adversaire chrétien : la confiance révèle les liens de confiance et de loyauté entre les deux hommes, seul le partage de certaines valeurs rendant possible l'épanchement d'Abindarráez auprès de son adversaire. Trop peu de candidats ont été sensibles à cette dimension du texte, que le jury leur avait pourtant suggérée en intégrant avant l'extrait deux lignes de contextualisation. Le seul candidat qui ait fait un sort à la situation d'interlocution a manqué

la cible en s'étonnant du langage raffiné du maure (!!). Parmi les contresens culturels présents dans un certain nombre de copies, on soulignera également la migration fautive de l'adjectif « morisco », utilisé de manière conventionnelle pour se référer au genre de l'*Historia del Abencerraje* (dont on a apprécié que certains l'identifient), vers les personnages du récit. Abindarráez et Jarifa ne peuvent pas être des morisques, le terme renvoyant à une réalité bien postérieure au temps de l'univers représenté –le début du XV^e siècle.

Les références littéraires ont souvent été mieux maîtrisées, pour le plus grand plaisir du jury qui a valorisé les moments où la culture des candidats se manifestait dans des parallèles éclairants. Le caractère hyperbolique de la beauté de Jarifa a judicieusement été mis sur le compte d'un *topos* courtois ; la *Diana* a été évoquée par un candidat dans un paragraphe sur la stylisation de la « huerta », sans que toutefois le lien éditorial entre les deux œuvres soit explicitement mentionné (le jury ne lui en a pas fait grief), l'atmosphère florale de la scène du jardin a été mise en relation avec celle du *Romance de la fatal desenvoltura de la Cava Florinda* ; le motif du jardin clos a également donné lieu à des parallèles intéressants ; la dialectique de l'amour fraternel et de l'*éros* a été rapprochée de celle qui se joue dans la nouvelle de Cervantès, *La española inglesa*, dans laquelle les deux personnages principaux, élevés comme frère et sœur, se découvrent un amour d'une autre nature que la parenté. Le jury fait preuve d'une grande curiosité concernant les biais culturels -littéraires ou picturaux- choisis par le candidat pour éclairer le texte ; il déplore toutefois des rapprochements saugrenus, que seuls des détours pénibles permettent de justifier sans d'ailleurs emporter la conviction du lecteur (cf. l'évocation maladroite de *On ne badine pas avec l'amour* de Musset dans une copie).

Les deux meilleures compositions de 2007 ont fait le choix d'un commentaire linéaire. Ce choix, lorsqu'il est fait intelligemment, consiste à ménager, dans le cours d'une analyse qui suit le déroulement du texte, des moments forts où ressortent les récurrences formelles ou thématiques à l'œuvre dans le texte. L'écueil à éviter est celui d'un ronronnement paraphrastique dans lequel demeure inaudible la réflexion du candidat, sa hiérarchisation personnelle des éléments notables du texte.

Il est vrai que cet affadissement de la matière luxuriante qui était offerte à l'analyse des candidats n'a pas été le monopole du commentaire linéaire. On lit, par exemple, dans un commentaire composé, « [...] es de suponer que Jarifa no lo quiere únicamente como a un hermano ya que cuando él le pregunta qué ocurre si no son hermanos, le contesta diciéndole que... ». Il est important que les candidats prennent conscience de la vacuité de ce type de production verbale, et qu'ils s'en refusent la facilité, sachant l'accueil que lui réserve le jury.

Autre tentation souvent rencontrée dans les travaux de cette année, le psychologisme a peut-être été encouragé par la thématique sentimentale du récit d'Abindarráez. Ce défaut consiste à prendre les personnages pour des personnes et à les doter d'une autonomie psychologique totalement illusoire. Ainsi certains candidats tentent-ils de déceler les intentions secrètes de Jarifa ou font-ils des commentaires compatissants sur le désespoir d'Abindarráez. C'est ce penchant qui, peut-être, a conduit un candidat à gloser sur de prétendues intentions suicidaires de l'Abencerrage penché au bord de la fontaine. Il fallait voir qu'ici, le motif de la fontaine et le mythe de Narcisse fournissaient une image grâce à laquelle Abindarráez fantasme l'union impossible avec celle qu'il croit encore être sa soeur. Un candidat a vu en Abindarráez un « anti-Narciso » désireux de briser l'identité à laquelle Jarifa et lui sont réduits (la gémellité) et de se noyer dans l'altérité de Jarifa. En effet, ce n'est pas sa propre image que l'eau renvoie à Abindarráez, mais celle de sa bien-aimée. La fontaine, perdant ainsi sa fonction de miroir de soi-même, devient image de l'amour porté à l'autre et quitte le paradigme des eaux narcissiques. La formule « anti-Narciso », percutante, établissait un rapport de tension entre le passage du texte et sa référence antique (Ovide, en l'occurrence) ; elle était également nourrie d'une culture psychanalytique qui fournit à la critique des angles d'approche pouvant se révéler tout à fait pertinents. Qu'on l'adopte ou qu'on la discute, cette « anti-paraphrase » ouvrait une perspective originale sur le texte. Elle n'avait rien à voir avec le courrier du cœur que certains ont occasionnellement tenu au sujet des sentiments des personnages : « si Jacinta sigue amando a Abindarráez como a un hermano, nada será posible para él ». Faut-il rappeler aux candidats que rien n'est possible, pour des personnages d'encre et de papier, en-dehors de la fiction dont seul l'auteur tire les ficelles ? Le jury invite les candidats à montrer à leurs lecteurs leur conscience qu'un texte est une production émanant d'un auteur, et non un champ où s'ébattent des personnes réelles livrées à elles-mêmes et maîtresses de leur destin. Le niveau requis pour cette épreuve exclut ce genre de naïveté coupable. Comment faire pour l'éviter ? Recentrer le discours critique sur l'auteur paraît être une bonne solution. Plutôt que de placer constamment les personnages en position de sujets des phrases du discours critique, leur substituer l'auteur dans ce rôle syntaxique permettra aux candidats d'analyser une écriture, et non des motivations, des actions, des personnalités. Dans le commentaire composé, on proscriera les parties consacrées au « caractère des personnages ou à leur « personnalité » à moins de trouver une justification à cela dans l'écriture de l'auteur, dans les procédés stylistiques éventuellement contrastés qu'il met en œuvre pour créer « l'effet-personnage » (l'expression est empruntée à Vincent Jouve). Dans l'extrait qui nous concernait, ce ne sont pas des personnalités distinctes que

mettait en scène le dialogue. Ses méandres faisaient progresser, comme beaucoup de candidats l'ont vu, l'émergence de la vérité entre Jarifa et Abindarráez. Deux candidats ont proposé une hypothèse pertinente sur la fonction du couronnement final dans ce processus d'émergence : l'image du couronnement permettait de surmonter les contradictions du dialogue dans une réciprocité heureuse que n'autorisaient pas le langage et ses conventions.

Les points d'appui les plus pertinents décelés par les candidats pour leur analyse ont été :

-le statut paradoxal du langage : source de mensonge 'et de vérité à la fois, il fait et défait « el engaño » des liens de sang. Le dialogue avec Jarifa, qui progresse par questions et réponses, constituait, de la part de l'Abencerrage, une tentative de maïeutique amoureuse ; annoncé comme impossible dans une hyperbole topique (« el amor que yo tenía a la hermosa Xarifa [...] no sería muy grande si yo supiese dezillo »), le discours amoureux règne pourtant en maître et il fallait en décortiquer les ressorts stylistiques.

-le thème de la vision, décliné autour de l'« épiphanie » de Jarifa au jardin (« miréla espantado de su gran hermosura »), d'une part et des jeux auxquels l'auteur soumet le regard d'Abindarráez grâce au motif de la fontaine, d'autre part ; Le *topos* de l'image de l'aimée gravée dans les entrailles de l'amant n'a été que trop rarement identifié et a donné lieu à quelques contresens.

-les références mythologiques ainsi que le motif classique du couronnement, leur rôle dans l'économie du passage -dont on a déjà dit un mot au sujet de Narcisse- constituait également un objet d'analyse pertinent.

Le jury aurait souhaité que les candidats fassent montre de leurs capacités d'**analyse narratologique** avec plus de précision. Aucun candidat, par exemple, n'a su nommer par son terme technique -le monologue- l'introspection d'Abindarráez dans le dernier quart du texte ni en interpréter la présence. L'alternance de narration, de dialogue et de monologue dans l'extrait, le passage du sommaire autobiographique dans la première partie du texte à la pause contemplative dans la deuxième partie avaient un sens. Encore fallait-il être armé pour les identifier. Les candidats, évidemment gorgés des grandes références de la critique littéraire devaient « intérioriser » les apports théoriques de leurs maîtres et oser davantage les mettre en œuvre dans leurs travaux, sans pédanterie bien sûr, et seulement s'il y a quelque opportunité à le faire. La sensibilité littéraire n'est rien sans des étais théoriques qui permettent de transmuter l'émotion individuelle en réflexion articulée et partageable par une communauté.

La *dispositio* du commentaire est généralement maîtrisée par les candidats – qu'ils choisissent le commentaire linéaire ou composé. Répétons cependant, après nos prédécesseurs, qu'une introduction et une conclusion, au niveau que les candidats sont censés avoir atteint, ne peuvent se contenter de cinq lignes. On déplore en particulier la superficialité de certaines conclusions : un candidat termine sa copie en manifestant son envie de connaître la suite ! C'est un peu court.

Le jury souhaite bonne chance aux futurs candidats ; il redit sa préoccupation au sujet du niveau d'expression, sa grande curiosité des belles analyses, sa sensibilité au potentiel intellectuel qui s'exprime dans les copies et sa volonté que de brillants hispanistes intègrent l'École afin d'y parfaire leur formation dans les meilleures conditions et de transmettre plus tard ce qu'ils auront reçu en abondance.